

Une soirée de garde imprévue mouvementée

G. Fatzer

Vendredi 17 h, fin février.

La neige recouvre le sol depuis début janvier. Les grandes chaussées sont dégagées, mais les trottoirs restent partiellement obstrués. Ma femme et mon fiston profitent des vacances scolaires pour fuir le brouillard de la Limmat et passer 15 jours en altitude. L'aide de ménage en profite pour rentrer chez elle pendant ces 15 jours.

La secrétaire médicale a élagué la consultation de cet après-midi. On a supprimé exceptionnellement la consultation du soir et du samedi matin, comme demain matin je vais rejoindre ma famille à la montagne. On est en fin de consultation et on va bientôt se mettre aux papiers. Le téléphone sonne: Cette fois c'est un confrère âgé (env. 65 ans), en visite chez un patient sur la colline, souffrant de malaises et constriction thoracique, qui demande que je le rejoigne pour faire un ECG, et exclure un infarctus. Le confrère spécifie au téléphone: «La porte n'est pas fermée. Sonnez, entrez, et montez directement au 1^{er} étage.»

Je rassemble tout mon matériel; électrodes, fils, ECG, enfile simplement un manteau de pluie par-dessus ma blouse blanche et laisse la secrétaire médicale fermer le cabinet. A mon retour, elle sera partie depuis longtemps, et je ne la reverrai que lundi matin.

Je monte sur la colline à une adresse que je ne connaissais pas encore, mais la route est passable, et ô miracle, je peux parquer devant la maison. Je sonne énergiquement (très dangereux) et j'essaie de traverser rapidement le hall pour me diriger vers l'escalier. Mais je suis reçu par un chien de berger allemand, alerté par mon coup de sonnette, qui vient en trotinant à ma rencontre. En principe, je n'ai pas peur des chiens, mais celui-ci a tout de même une bonne taille. Je le laisse me renifler les souliers, mes pantalons, et même l'ECG auquel il prête une grande attention. Lorsque je trouve que les présentations médico-canines ont assez duré, je crie: «Pouvez-vous rappeler votre chien?», ce qui est fait immédiatement. Chose étonnante: le chien est obéissant. Il fait demi-tour et me précède, en montant normalement l'escalier.

En arrivant dans la chambre des époux je trouve: le patient, env. 65 ans, dans son lit, en chemise de nuit, se plaignant de malaises, d'oppression thoracique, de manque de souffle, le confrère, debout à côté de lui, lui tenant le pouls, et sur le 2^e lit l'épouse du patient, couchée tout habillée. J'interroge cette dame au passage. Elle

souffre aussi de constriction thoracique et de dyspnée, d'ailleurs visible à l'œil nu. Cette brève interrogation agace le confrère, qui me rappelle que le patient, c'est le mari. D'accord, mais une chose me frappe dans cette affaire:

Un: que la femme du patient ne soit pas venue me recevoir à la porte, comme cela se fait d'habitude; deux: qu'elle soit couchée toute habillée sur son lit: donc son malaise est récent, et trois: que le confrère m'ait dit au téléphone de monter directement à l'étage; donc au moment de l'appel, la femme se sentait déjà mal. Quelque chose paraît bizarre. Malgré tout: une dernière question à l'épouse: Seriez vous capable de vous lever? – Non, car mes jambes ne me portent plus et j'ai la tête qui me tourne.

Je demande une table ou un guéridon pour poser mon ECG. Personne n'est capable de m'aider mais on m'indique un guéridon dans une autre pièce que je transporte et me mets en devoir d'installer l'ECG. Pendant ce temps le chien est tout le temps dans mes jambes, mais pas agressivement, doucement. De peur de lui marcher sur une patte, ou de trébucher sur cet obstacle je demande: Pourrait-on mettre le chien dehors? – Dehors, le chien, dit l'épouse.

Obéissant comme il est, il, sort lentement, la queue un peu entre les jambes.

A ce moment, le confrère plus âgé (env. 65 ans) nous interrompt et demande: N'auriez vous pas un divan où je pourrais m'étendre dans une pièce à côté, car je ne me sens pas bien.

– Que ressentez-vous? – Une constriction thoracique, du mal à respirer, et des vertiges.

Le confrère est d'ailleurs livide.

A ma connaissance, l'infarctus du myocarde n'est pas une maladie contagieuse. Mais une, puis deux, puis trois personnes atteintes des mêmes symptômes dans les mêmes locaux, cela me paraît suspect de tout autre chose.

Ma réflexion diagnostique erre plutôt en direction d'une intoxication au gaz.

Personnellement je n'arrive plus à manipuler les électrodes correctement, et me sens subitement pris de constriction thoracique.

Dans le doute je décide l'hospitalisation immédiate des trois grabataires: le patient, son épouse, et leur médecin traitant. Le patient et le médecin traitant refusent énergiquement et m'admonestent: «On ne vous a pas appelé pour exécuter une hospitalisation qu'on aurait pu faire tout seuls, mais pour un consilium avec ECG.»

Correspondance:
Dr Guy Fatzer
6, chemin de Riant-Val
CH-1012 Lausanne

Ma réponse: «C'est vrai, mais maintenant vous ne maîtrisez plus du tout la situation. En conséquence, je deviens le seul responsable de vos vies.»

Les téléphones portables n'existent pas encore. Nous sommes dans une vieille maison avec un seul téléphone mural dans le hall du rez-de-chaussée.

Je me précipite vers l'escalier, en ressentant le besoin de me tenir à la rampe, et ... que vois-je? Le chien inerte couché au milieu de l'escalier, dans une position inconfortable, inhabituelle pour un 4 pattes. Par précaution je le repousse du pied: strictement aucune réaction! Il reste complètement flasque.

Cette fois mon doute est levé. Je me précipite sur le téléphone, j'arrive juste à composer le 118: les pompiers, et j'annonce péremptoirement: «Intoxication au gaz, l'adresse, trois personnes glissant dans l'inconscience surtout ne sonnez pas!»

Je sors devant la maison, où je respire nettement mieux. Les meubles de jardin ayant été rangés pour l'hiver, je me couche par terre sous l'avant-toit tel que, en blouse par environ 0 °C.

5 min. plus tard arrive la voiture de pompiers, 2 min. plus tard, l'ambulance, 2 min. plus tard, une voiture police.

Je suis émerveillé de la rapidité et de l'efficacité du service public.

Un pompier s'exclame: «Mais Docteur, vous êtes complètement fou! Couché dehors par ce froid vous risquez d'attraper une pneumonie.»

Cette idée m'avait déjà traversé l'esprit, mais je préférerais prendre le risque d'une pneumonie traitable par antibiotiques plutôt que celui d'une intoxication au gaz.

En quelques minutes nous fûmes tous évacués: les trois patients à l'hôpital en ambulance, et moi-même en voiture de police chez moi, alors qu'un autre policier ramenait ma voiture et mon matériel.

Après un court repos j'annonçai par téléphone le cas au médecin de district (Bezirksarzt), respectivement à son remplaçant, le titulaire étant naturellement aussi en vacances de neige. Je pensais que pour moi l'affaire était terminée et que je pourrais jouir d'une bonne nuit de repos.

Erreur!

Dans l'entretien téléphonique d'annonce du cas je mentionnais que j'étais seul à mon cabinet et à la maison, sur quoi le confrère insista très aimablement pour que je vienne dormir chez lui. Il avait une maison en pleine ville, avec une chambre d'amis à l'étage. Il insista que c'était beaucoup trop dangereux de rester seul toute la nuit, sans aucune aide possible. Je finis par accepter, et bien m'en prit.

Vers 21 h je me mettais au lit dans cette chambre d'amis, et fatigué comme j'étais, m'endormis comme un plot.

Vers 3 h du matin je fus réveillé brusquement par des constrictions thoraciques et une agitation motrice terrible. Je résistai à l'envie de réveiller toute la maisonnée, mais arpentai la pièce nerveusement jusqu'à ouvrir la porte-fenêtre et sortir en pyjama sur le balcon pour mieux respirer. Après une respiration exagérée pendant environ une heure, vers 4 h du matin tout rentra dans l'ordre. L'agitation tomba, ma respiration redevint normale, et je pus encore dormir deux heures tranquille.

Au matin, vers 9 h je pris ma voiture, et après deux heures de conduite, rejoignis ma famille à la montagne.

Je repris le travail le lundi matin, normalement, mais 50 ans plus tard n'ai toujours pas oublié cette soirée et cette nuit agitées.

Epilogue

A ma connaissance il n'y a pas eu d'accident de personnes. Malheureusement je n'ai jamais eu de nouvelles du chien, qui m'a aidé à poser le diagnostic, et nous a à tous sauvé la vie.

Le patient et son épouse durent aller habiter ailleurs pendant plusieurs semaines, jusqu'à ce qu'on ait déterminé l'origine de la fuite de gaz.

Ce n'est qu'à fin mars, lors du dégel, que les services industriels creusèrent une fouille depuis la maison jusqu'au bas de la colline le long des conduites. Ils découvrirent la conduite de gaz et les conduites d'eau dans la même gaine (pas conforme aux règlements), et à 60 cm de profondeur au lieu de 80 cm (également non conforme).

Lors des gels de janvier la conduite d'eau avait sauté et perforé la conduite de gaz. Sous l'effet du gel s'était formé un «caillot» de glace, bouchant les orifices accidentels. Donc il ne se passa rien. A fin février ce «caillot» de glace fondit et libéra les orifices. Dès lors le gaz se mit à fuir en petites quantités, et remonta dans la gaine commune eau/gaz et accéda par cette voie jusqu'à la maison. Il fallu refaire toutes les conduites dans des gaines séparées, et à profondeur réglementaire avant d'autoriser les clients à revenir habiter leur maison.

Ma famille et moi n'habitons plus la vallée de la Limmat mais la vallée du Rhône. Nous avons moins de brouillard, mais pas de gaz, envers lequel j'ai développé certains complexes. Nous sommes tout à l'électricité et au mazout. Quant aux conduites d'eau (antérieures au plastique) elles continuent à sauter occasionnellement, mais sans danger pour la santé.